

Quand la dépression mène au décrochage

Céline Séguin

La dépression chez les jeunes du secondaire représenterait un risque majeur d'abandon scolaire. Discrets, en retrait et isolés, ces jeunes qui ont mal à l'âme susciteraient moins l'attention des enseignants et glisseraient aisément à travers les mailles des programmes destinés aux décrocheurs potentiels. Voilà quelques-uns des constats qui se dégagent d'une vaste étude longitudinale à laquelle collaborent Diane Marcotte et Nadia Lévesque, respectivement professeure et doctorante en psychologie.

À l'heure où le taux de décrochage, au Québec, continue d'osciller entre 30 et 35 % depuis le milieu des années 90, l'étude devrait susciter l'intérêt. Aussi, les deux spécialistes ont-elles organisé, dans le cadre de l'Acfas, un colloque portant spécifiquement sur cette question. L'événement réunira l'ensemble des chercheurs d'ici et d'ailleurs qui participent à la recherche, d'une durée de huit ans, réalisée auprès d'environ 2 000 élèves des régions de Québec, Trois-Rivières et Sherbrooke.

Une difficile transition

Au Québec, environ 16 % des adolescents présentent un nombre élevé de symptômes dépressifs, ce taux pouvant même atteindre 25 % chez les filles de secondaire 2 et 3, précisent d'emblée les chercheuses. Or, dans le cadre de l'étude, la dépression est apparue comme la deuxième variable, après le faible rendement scolaire, prédisant le risque d'abandon scolaire au début du secondaire. Fait étonnant, la recherche démontre une association plus étroite entre la dépression et le risque d'abandon scolaire qu'entre les troubles de comportement et le risque de décrochage.

Mais pourquoi les jeunes deviennent-ils dépressifs? Et pourquoi les filles sont-elles plus atteintes? L'une des explications, selon les chercheuses, réside dans les changements physiques associés à la puberté et les sentiments d'insatisfaction à l'égard de l'image corporelle. «Les filles vivent généralement le stress de la transition primaire-secondaire au moment même où elles doivent composer avec les transformations pubertaires. Si d'autres stress s'ajoutent, comme la séparation des parents ou un déménagement, elles seront particulièrement à risque.» Mais le début du secondaire peut aussi être difficile pour les garçons, peu satisfaits de leur apparence physique pré-pubère qui les distingue des élèves plus âgés de l'école.

Humeur triste ou irritable, absence d'intérêt dans les activités habi-

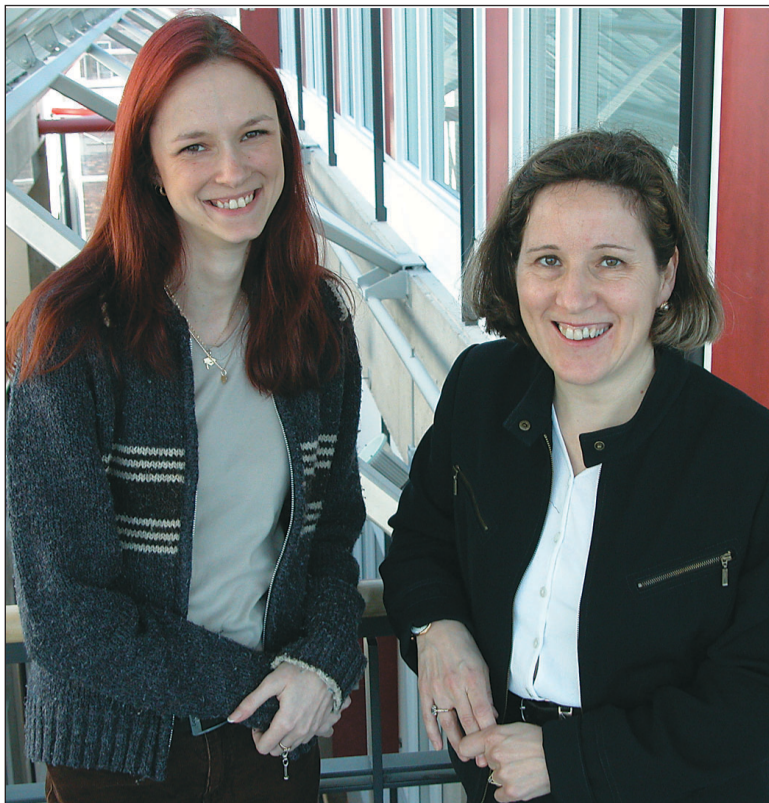


Photo : Michel Giroux

Nadia Lévesque et Diane Marcotte, respectivement doctorante et professeure au Département de psychologie.

tuelles, diminution ou gain de poids, insomnie ou hypersomnie, fatigue, sentiment de culpabilité, faible estime de soi, difficultés de concentration, voilà autant d'indices permettant d'identifier un jeune dépressif. À l'école, ces jeunes sont moins motivés, se sentent incompetents, s'absentent davantage, déforment la réalité, obtiennent de moins bons résultats et reçoivent peu d'appui, y compris de leurs enseignants.

«Nous avons effectivement constaté une réponse sociale négative de la part des enseignants. En fait, plus les symptômes dépressifs augmentent, plus le rejet augmente.» Bien pis, les garçons dépressifs passeraient complètement inaperçus aux yeux des enseignants. «Alors que ces garçons se décrivent comme isolés socialement et recevant peu de soutien de leur enseignant, quand on interroge ces derniers, on constate qu'ils n'ont perçu aucune détresse chez ces jeunes, un peu comme si la dépression c'était seulement une histoire de filles.»

Pour des programmes ciblés

Selon les chercheuses, l'une des raisons qui expliquent le manque d'efficacité des programmes visant à contrer l'abandon scolaire est qu'ils reposent sur l'idée que les décrocheurs potentiels forment un groupe homogène. Or, l'étude révèle plutôt le contraire. «Certains élèves ne présentent pas de trouble du comportement, ni de difficultés d'apprentissage et décrochent quand même. Les jeunes décrocheurs ne sont pas tous, non plus, en situation d'échec scolaire.»

Afin d'améliorer l'intervention, elles proposent de regrouper les

jeunes à risque de décrochage selon quatre sous-groupes, soit : «délinquance cachée» (problèmes de comportement hors du milieu scolaire); «peu intéressé à l'école» (faible motivation face aux études, famille pour qui l'école n'est pas une priorité); «troubles du comportement et difficultés d'apprentissage» (le groupe à risque traditionnellement ciblé par les programmes) et «dépressif» (dont la dépression constitue la caractéristique première). Fait à noter, pour tous ces groupes, des symptômes de dépression ont été mis en évidence par la recherche.

Le colloque qui se tiendra à l'Acfas sera évidemment l'occasion d'échanger plus à fond sur le sujet, tiennent à rappeler les organisatrices. On y retrouvera une vingtaine de chercheurs (Laval, Sherbrooke, UdeM, UQTR, UQAM), tous membres du Centre de recherche et d'intervention sur la réussite scolaire (CRIRES), qui ont collaboré à l'étude et dont les angles d'analyse s'avèrent des plus variés. Seront notamment abordés, en lien avec la problématique de la dépression, des sujets tels la violence et l'intimidation à l'école, le fonctionnement cognitif, l'estime de soi, le soutien social des pairs et de la famille, et l'environnement scolaire. Un rendez-vous, le 21 mai prochain ●